



HAL
open science

Visiter les morts

Bruno Bertherat

► **To cite this version:**

Bruno Bertherat. Visiter les morts. Hypothèses, 2016, 19 (1), pp.377-390. 10.3917/hyp.151.0377 . hal-04022039

HAL Id: hal-04022039

<https://hal.science/hal-04022039v1>

Submitted on 10 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



PUBLICATIONS DE LA SORBONNE

Visiter les morts

La Morgue (Paris, xixe siècle)

Bruno Bertherat

DANS **HYPOTHÈSES** 2016/1 (19), PAGES 377 À 390
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA SORBONNE**

ISSN 1298-6216

ISBN 9782859449773

DOI 10.3917/hyp.151.0377

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2016-1-page-377.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Sorbonne.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Visiter les morts

La Morgue (Paris, XIX^e siècle)

BRUNO BERTHERAT*

Le titre de cet article est trompeur : il renvoie non pas à la visite du cimetière, symbole du culte des morts et du tourisme funéraire, si importants dans le Paris du XIX^e siècle¹, mais à celle de la Morgue, établissement policier dont la fonction principale est l'identification. Or, cette identification s'organise autour d'un système d'exposition publique des corps, qui existait déjà sous l'Ancien Régime mais prend une autre dimension en 1804 à partir de l'installation de la Morgue dans l'île de la Cité, quai du Marché-Neuf : les corps sont désormais disposés dans une vitrine, située à l'intérieur². Le dispositif est confirmé en 1864 lorsque la Morgue déménage dans un local plus grand et plus moderne, quai de l'Archevêché, à la pointe orientale de l'île. Véritable « maison de verre³ », la Morgue du XIX^e siècle apparaît comme une forme de panoptique original, où le travail d'identification des corps est dévolu, en partie au moins, à la population⁴. C'est donc la description de la pratique sociale qui en découle qui nous intéresse ici.

Celle-ci prend un caractère massif. Même s'il n'existe aucun décompte des entrées, sauf exceptions, on estime que plusieurs millions de personnes au moins se sont rendues devant la vitrine au cours du siècle. On n'y vient pas seulement pour reconnaître un de ses proches ; on y vient essentiellement

* Bruno Bertherat est maître de conférences à l'université d'Avignon et des Pays de Vaucluse. Cette communication est extraite d'un livre en cours de rédaction sur la Morgue, dans lequel un chapitre est consacré à la visite.

1. Nous renvoyons ici aux travaux de Philippe Ariès, Michel Vovelle et Madeleine Lassère.

2. La Morgue était installée auparavant dans l'une des geôles du Grand Châtelet, rive droite. L'établissement parisien est éponyme : il finit par donner son nom aux établissements du même type dans toute la France.

3. L'expression est du magistrat Adolphe Guillot, qui eut souvent l'occasion de travailler à la Morgue (*Paris qui souffre. La basse-geôle du Grand-Châtelet et les morgues modernes*, Paris, 1888, p. 199 (1^{re} éd. 1887)). L'établissement est ouvert tous les jours de l'année, du matin jusqu'au soir, et accessible à tous sans condition.

4. M. FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, 1975.

par curiosité. La visite de la Morgue s'inscrit donc dans une histoire du temps libre et des loisirs, dont Paris est alors l'une des capitales européennes⁵. Qui sont ces visiteurs et comment visitent-ils ? Les sources sont multiples : tableaux de Paris, guides touristiques, récits de voyage et souvenirs, presse, fictions, iconographie, mais aussi archives policières. Pour saisir le phénomène, il faudra tout d'abord établir une distinction entre le quotidien et l'exceptionnel, avant de s'intéresser plus particulièrement aux comportements liés cette pratique sociale⁶.

La visite au quotidien : essai de typologie géographique et sociale

La visite de la Morgue est essentiellement parisienne. Dans la première partie du siècle, la Morgue est sans doute principalement visitée par les habitants de son environnement immédiat⁷. Cette importance de la visite de voisinage peut s'expliquer par la démographie : le quartier est densément peuplé, comme la plupart des quartiers centraux à cette époque. Pour les habitants, la Morgue fait partie du paysage quotidien. Le quartier et la rue sont des espaces où s'épanouissent toutes les formes de sociabilité, où s'entremêlent travail et divertissement. Ces visiteurs de proximité sont sans doute à l'image de la composition sociale du quartier : d'origine populaire. Le déménagement de 1864 marque une rupture. La Morgue est plus isolée, isolement renforcé par l'haussmannisation de l'île, dévolue aux fonctions tertiaires. La rue haussmannienne apparaît avant tout comme un espace dédié à la circulation. Et pourtant, quoique réduite, il y a bien une vie de quartier qui a probablement des répercussions sur la visite de la Morgue.

5. *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, A. CORBIN dir., Paris, 1995 (voir en particulier la contribution de J. CSERGO, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIX^e-début XX^e siècle », p. 121-168).

6. A. MITCHELL, « The Paris Morgue as a social institution in the nineteenth century », *Francia*, 4 (1976), p. 581-596 ; R. C. COBB, *La Mort est dans Paris. Enquête sur le suicide, le meurtre et autres morts subites à Paris au lendemain de la Terreur. Octobre 1795-septembre 1801, vendémiaire an IV-fructidor an IX*, Paris, 1985 (1^{re} éd. 1978) ; V. SCHWARTZ, *Spectacular Realities. Early Mass Culture in Fin-de-Siècle Paris*, Berkeley, 1999, p. 45-88. On renvoie également à notre thèse (« La Morgue de Paris au XIX^e siècle (1804-1907) : les origines de l'institut médico-légal ou les métamorphoses de la machine », université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2002).

7. Sur l'importance de la rue et du quartier dans la première moitié du XIX^e siècle, voir par exemple B. M. RATCLIFFE et C. PIETTE, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (première moitié du XIX^e siècle)*, Paris, 2007, p. 299-426.

En témoignent les commerces situés sur l'île Saint-Louis, toute proche. L'animation est due aussi à l'intrication du quartier dans le réseau urbain. La Morgue s'inscrit dans un réseau qui doit être étendu aux limites de la ville, car la Cité est traversée par les flux. C'est la raison principale pour laquelle les autorités ont placé la Morgue à cet endroit. Les sources disent très rarement d'où viennent les visiteurs parisiens. Cette indétermination géographique se retrouve aussi pour les habitants de la banlieue⁸.

Les sources se montrent, en revanche, attentives aux moments de la visite et aux statuts des visiteurs. Le moment de la visite dépend du temps de travail, particulièrement long dans les classes ouvrières⁹. Les horaires de la Morgue sont adaptés à cette amplitude temporelle. Le moment de la visite apparaît progressivement comme un marqueur social, lié à l'évolution de la perception du temps au XIX^e siècle. Dans le Paris de la première moitié du siècle, le temps de travail est discontinu. Il n'y a pas de véritable distinction entre le temps de travail et le temps libre. La visite fugitive de la Morgue, facilitée par son imbrication dans le tissu urbain très dense du quai du Marché-Neuf, fait partie de ces pratiques spontanées. Ainsi, vers le milieu du siècle, un auteur anglais, Francis Head, décrit-il parmi les visiteurs un homme portant du charbon sur ses épaules. Il souligne également que beaucoup de visiteurs entrent avec un panier¹⁰.

C'est surtout à la fin du siècle que les sources accordent de l'importance aux moments de la visite, insistant plus particulièrement sur le début de la journée. Ainsi, dans *Thérèse Raquin*, dont un chapitre se déroule à la Morgue, Zola évoque-t-il les ouvriers qui passent, « en allant à leur ouvrage, avec un pain et des outils sous les bras¹¹ ». Les classes laborieuses apparaissent à un autre moment de la journée, celui du déjeuner. Les catégories supérieures sont moins associées à un horaire précis. Par rapport au monde ouvrier, elles forment une sorte de contre-modèle temporel, celui du temps libre. Le 28 février 1895, Jules Renard note ainsi dans son *Journal* : « Passé à la

8. Les registres de la main courante de la fin de la période donnent les métiers et les adresses des personnes impliquées dans des infractions ou des délits ayant eu lieu à la Morgue. Mais l'échantillon est très faible.

9. A. DEWERPE, *Le Monde du travail en France, 1800-1950*, Paris, 1998, p. 11-127 ; A. CORBIN, « La fatigue, le repos et la conquête du temps », dans *L'Avènement des loisirs...*, *op. cit.*, p. 276-298, notamment le tableau p. 288.

10. F. HEAD, *A Faggot of French Sticks*, Paris, 1852, p. 126.

11. É. ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, 1970, p. 132 (1^{re} éd. 1867).

Morgue aujourd'hui après déjeuner¹² ». Il y a également les visites liées à des moments de la semaine, tel le dimanche. Les visiteurs peuvent être ce jeune homme pauvre et solitaire que décrit Vallès, et qui lui ressemble¹³, ou des rentiers, des familles bourgeoises. La « Saint-lundi » constitue une journée particulière pour les ouvriers, associée parfois à la visite de la Morgue¹⁴. Mais cette évocation connaît un déclin à la fin du siècle, à l'instar de la pratique.

Les femmes et les enfants apparaissent comme deux catégories spécifiques dans les sources. La mixité sexuelle du public de la Morgue est une réalité incontestable, mais rien ne prouve que les femmes soient surreprésentées parmi les visiteurs, comme le prétendent certains. Ces femmes sont d'abord les voisines de la Morgue. À l'époque du quai du Marché-Neuf, les femmes du marché semblent tenir une place pittoresque. Même spectacle dans la Morgue du quai de l'Archevêché : les vieilles femmes demeurent « les gazettes vivantes de la Morgue¹⁵ ». Les sources relèvent aussi la présence de femmes avec des jeunes enfants. Mais la visite apparaît aussi comme une pratique autonome et plutôt collective des petits Parisiens. Ainsi Francis Head évoque-t-il l'irruption à la Morgue d'une « bande de gamins » qui entrent « en courant »¹⁶. La Morgue pourrait alors s'inscrire dans un territoire qui correspond à toute une culture propre à l'enfance.

Finalement, les sources balancent entre deux extrêmes sociaux. Les classes populaires sont les catégories de visiteurs les plus nombreuses. D'autres sources, surtout à partir de la fin du siècle, vont plus loin en affirmant que la Morgue attire le monde de la pègre. Certains ont exagéré cette présence à des fins polémiques. En associant les visiteurs de la Morgue au monde de la délinquance, ils ont voulu jeter le discrédit sur le principe de la publicité de l'exposition. On trouve aussi les visiteurs issus des classes moyennes et supérieures, même si ces mentions sont moins fréquentes. Ce sont des « petits rentiers, des vieillards maigres et secs, des flâneurs qui entraînent par désœuvrement et qui regardaient les corps avec des yeux bêtes et des moues d'hommes paisibles et délicats », écrit Zola avec mépris, inversant la

12. J. RENARD, *Journal. 1887-1910*, Paris, 1990, p. 209 (1^{re} éd. 1925-1927).

13. J. VALLÈS, *Les Réfractaires*, Paris, 1866, p. 211 ; R. BECK, *Histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Paris, 1997, p. 230-234.

14. F. MAILLARD, *Recherches historiques et critiques sur la Morgue*, Paris, 1860, p. 86 ; J. KAPLOW, « La fin de la Saint-Lundi. Étude sur le Paris ouvrier au XIX^e siècle », *Temps libre*, 2 (1981), p. 107-118.

15. *L'Éclair*, 7 septembre 1892, p. 1.

16. F. HEAD, *A Faggot of French Sticks, op. cit.*, p. 127.

critique sociale habituelle¹⁷. En fait, les sources font apparaître la bigarrure sociale du public, même si la prépondérance des classes populaires paraît évidente, compte tenu de leur poids démographique. Toutefois, la visite de la Morgue ne se limite pas au cercle de l'agglomération parisienne. Il y a aussi les provinciaux et les étrangers.

Il y a, en effet, une visite touristique de la Morgue, dans une ville qui est particulièrement attractive. « Capitale du XIX^e siècle », « Ville Lumière », les expressions ne manquent pas pour le souligner¹⁸. Les provinciaux sont une catégorie discrète. Les provinciaux immigrés ne forment pas dans les sources un groupe vraiment spécifique. Migrants temporaires ou définitifs, ce sont des Parisiens. En revanche, le provincial en visite dans la capitale, autrement dit le voyageur ou le touriste, a un statut à part : il est tout à la fois une réalité et une image créée essentiellement par Paris¹⁹. La visite de la Morgue « fait partie du programme de tout provincial consciencieux qui parcourt la capitale pour la première fois », résume le journal *Le Temps* en 1882²⁰. On sait en fait peu de chose sur la visite du provincial à la Morgue. Rien de tel concernant les visiteurs étrangers.

Les récits de voyage sont une source importante. Ceux écrits par des Britanniques sont les plus nombreux, et représentatifs du rôle pionnier de ce pays dans l'essor du tourisme, suivis des sources allemandes, puis américaines²¹. Les auteurs sont des artistes célèbres, tel Charles Dickens²², et surtout des notabilités de second rang, ainsi de Frances Trollope²³, la mère du célèbre écrivain Anthony Trollope. C'est à partir du milieu du siècle que les visiteurs étrangers acquièrent une véritable visibilité. Les Anglais sont

17. É. ZOLA, *Thérèse Raquin*, *op. cit.*, p. 132.

18. La première formule est de Walter Benjamin. Outre *L'Avènement des loisirs...*, *op. cit.*, voir P. GERBOD, « Les touristes étrangers à Paris dans la première moitié du XIX^e siècle », *Bulletin de la société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 110 (1983), p. 241 ; J. VAJDA, « Paris : rendez-vous cosmopolite. Du voyage élitaire à l'industrie touristique, 1855-1937 », thèse de doctorat d'histoire et civilisations, EHESS, 2005.

19. A. CORBIN, « Paris-Province », dans *Les Lieux de mémoire*. III : *Les France*. 1 : *Conflits et partages*, P. NORA dir., Paris, 1992, p. 777-823.

20. *Le Temps*, 25 septembre 1882, p. 3.

21. Nous avons sélectionné une cinquantaine de références, notamment à partir du fichier des voyageurs à Paris de la Bibliothèque historique de la ville de Paris qui comporte une entrée Morgue.

22. C. DICKENS, *His Letters to Her*, Londres, 1935, p. 140-141 ; *id.*, *Selected Journalism, 1850-1870*, Londres, 1997, p. 28 et 196.

23. F. TROLLOPE, *Paris and the Parisians in 1835*, Paris, vol. 1, 1836, p. 251-260.

quasiment la seule nationalité à être évoquée, sans doute parce qu'il s'agit d'un tourisme de groupe organisé sous l'égide des agences de voyages, comme Thomas Cook²⁴. Il y a un lien avec l'essor de la littérature des guides (Murray, Baedeker et Joanne notamment)²⁵, où la Morgue apparaît de manière récurrente. Mais ces afflux n'ont rien à voir avec les affluences exceptionnelles que la Morgue connaît à diverses occasions au cours du siècle.

Les affluences exceptionnelles : l'exemple des affaires criminelles

Les plus grandes affluences sont liées aux morts qui sont exposés. Elles concernent les événements politiques, les catastrophes et surtout les crimes. C'est à ces derniers que nous allons consacrer nos développements. La description de l'affluence bénéficie d'archives policières, lacunaires, et aussi de l'essor du fait divers, dont l'âge d'or correspond au développement de la presse à grand tirage²⁶. On en trouve néanmoins les prémices dès la première partie du siècle. L'affaire Dautun (novembre-décembre 1814) est la première affaire criminelle du siècle qui permette d'aborder le thème de l'affluence grâce à la presse (*Gazette de France*, *Journal des débats*, *Journal de Paris*), source qui complète celle de la police qui observe le même phénomène dès le début de l'exposition de la victime, un homme coupé en morceaux, le 10 novembre²⁷. La *Gazette de France* du 13 novembre parle d'« une affluence prodigieuse ». L'article décrit également la composition sociale de la foule, marquée par la présence des élites. Dans les jours suivants, la presse devient muette jusqu'au procès. Les deux autres journaux consultés sont plus concis. Dans l'affaire Dautun, le fait divers reste encore discret, à l'exception de la relation du procès, par rapport aux informations politiques et internationales. Il prend de l'ampleur dans les années suivantes.

24. R. PORTER, « Les Anglais et les loisirs », dans *L'Avènement des loisirs...*, *op. cit.*, p. 21-54.

25. G. GUILCHER, « Les Guides de voyage : pistes de recherche et bibliographie sommaire », *Revue française de civilisation britannique*, 8-4 (1996), p. 123-147 ; *Les Guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, G. CHABAUD, É. COHEN, N. COQUERY et J. PENEZ dir., Paris, 2000. Sur l'histoire des guides touristiques à Paris, on renvoie aux articles de Frédéric Moret.

26. D. KALIFA, *L'Encre et le Sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, 1995 ; *id.*, *Crime et culture au XIX^e siècle*, Paris, 2005.

27. Archives de la Préfecture de police (désormais APP), Registre de la Morgue, 13 juin 1810 au 4 juin 1815, n° 1213, 9 et 10 novembre ; Archives nationales, F7 3784, Bulletin d'analyse du 10 novembre 1814, n° 23, Horrible assassinat.

L'exposition de « l'enfant de La Villette » en 1840 bat sans doute un record d'affluence au moins dans la première moitié du siècle, en raison de sa durée (de mars à juin) et de la mise en scène opérée par les autorités (l'enfant est exposé embaumé et habillé)²⁸. La presse lui donne en outre un plus grand retentissement que pour l'affaire Dautun. Il est vrai que l'offre médiatique s'est diversifiée. Souvent citée ou plagiée, la *Gazette des tribunaux*, le plus ancien des périodiques judiciaires, apparu en 1825, nous sert de référence. C'est dans son édition des 23 et 24 mars, quelques jours après l'embaumement, qu'elle évoque pour la première fois l'affluence à la Morgue, « où se presse incessamment une foule considérable ». Le lendemain, le récit est encore plus détaillé. Les semaines passent et la presse cesse quasiment de parler de l'affaire. Survient alors l'annonce d'un double crime commis le 10 mai, près de Bordeaux, celui de la mère et de la sœur, de l'arrestation du principal suspect et de l'identification du jeune garçon. La *Gazette des tribunaux* l'évoque pour la première fois dans son édition du 14 mai, avant de consacrer plusieurs colonnes à l'affaire dans les deux éditions suivantes et de noter un « redoublement de curiosité » de la foule qui se presse à la Morgue²⁹. Enfin, c'est l'annonce du départ du corps de l'enfant à Bordeaux fixé au 2 juin, où l'affaire sera instruite et l'assassin présumé jugé, qui aurait suscité le dernier regain d'affluence³⁰.

Avec l'affaire Troppmann à l'extrême fin du Second Empire, s'ouvre une nouvelle ère dans les récits de crime qu'avait lancée la *Gazette des tribunaux*³¹. Concernant l'affluence à la Morgue, l'affaire de « la femme coupée en morceaux » en 1876 constitue un modèle d'analyse³². D'une part, l'exposition de la victime est longue, à l'instar des affaires précédentes. Elle commence le 9 novembre, le lendemain de la découverte dans la Seine des deux paquets contenant le corps, jusqu'au retrait du corps le 17 novembre à cause de la décomposition. Elle est reprise à partir du 20 novembre avec le buste en cire de la victime et prend fin avec son retrait le 15 décembre. D'autre part, la richesse descriptive des archives policières et de la presse (on

28. APP, Registre de la Morgue, 1840, n° 63, 17 mars.

29. *Gazette des tribunaux*, 16 mai 1840, p. 695.

30. D'après A. FOUQUIER, *Causes célèbres de tous les peuples*, Paris, 1858-1867, vol. 3, 65^e livraison, « L'Enfant de la Villette - Éliçabide (1840). Meurtre de Marie Anizat, et de ses deux enfants », p. 1-3 et p. 11 (sur l'exposition à la Morgue et le phénomène de foule).

31. M. PERROT, « L'affaire Troppmann (1869) », *L'Histoire*, 30 (1981), p. 28-37 ; D. KALIFA, *L'Encre et le Sang...*, *op. cit.*, p. 19-52.

32. APP, Registre de la Morgue, 1876, n° 533, 8 novembre.

suivra principalement *Le Petit Journal*) permet de détailler pour la première fois l'affluence quotidienne³³.

Dès le premier jour d'exposition, le jeudi 9 novembre, « la foule était considérable » dit le rapport de l'officier de paix. De 15 heures 30 à 17 heures, un sous-brigadier et six gardiens sont utilisés pour coopérer à un service d'ordre. Le samedi 11 novembre, la police estime le nombre de visiteurs à 4-5 000. À partir de 14 h 30, l'affluence est telle qu'elle nécessite la formation d'une queue sur le trottoir. La Morgue est fermée à 16 heures 30. *Le Petit Journal*, qui a commencé à évoquer l'affaire dans son édition du 11, souligne dans celle du 12 l'importance de l'affluence malgré le froid et les mesures d'encadrement prises par la police. Le dimanche 12, l'affluence atteint un pic, comme l'indique l'officier de paix : « Depuis l'ouverture des portes le mouvement du public n'a pas discontinué. À partir de midi, les agents ont dû faire former la queue sur le trottoir et modérer l'entrée et à quatre heures l'affluence était très considérable et la queue s'étendait sur toute la longueur du Pont S^t Louis ainsi qu'en retour sur le quai d'Orléans, dans l'île S^t Louis, sur une longueur de 80 mètres. » À partir de 15 heures 30, six hommes supplémentaires renforcent le service de maintien de l'ordre. La foule est estimée à 30 000 personnes. Le lundi 13 confirme la hausse de la fréquentation et les phénomènes de foule observés précédemment. À titre de comparaison, la première estimation chiffrée de l'affluence par *Le Petit Journal*, qui correspondrait à la journée du 12, est beaucoup plus élevée : environ 68 000 personnes (éditions du 14 et du 15).

Les 14 et 15 novembre, les sources policières sont absentes. *Le Petit Journal* évalue la foule à 20 000 personnes environ³⁴. Le rapport de l'officier de paix du jeudi 16 souligne que l'affluence connaît un net fléchissement. Il y a peu de monde dans la matinée. À partir de 14 heures, la police fait former une file. Un service d'ordre est remis en place. La foule est estimée à 10-12 000 personnes. Le 17, vers midi, le cadavre est retiré à cause de la décomposition. Toutefois, des visiteurs sont venus en assez grand nombre dans l'après-midi, croyant sans doute que le corps était encore exposé. Le 19, et malgré l'absence du corps, ce sont, selon la *Gazette des tribunaux*, plus

33. APP, BA 81, dossier 5^e Veuve Le Manach par Billoir en 1877 (rapports quotidiens adressés par l'officier de paix au chef de la police municipale) ; BA 87 (rapports quotidiens du préfet de Police au ministre de l'Intérieur). Voir aussi A. MITCHELL, « The Paris Morgue... », art. cité, p. 590-595.

34. *Le Petit Journal*, 16 et 17 novembre 1876, p. 3.

de 12 000 personnes qui se rendent à la Morgue³⁵. Le lundi 20 commence l'exposition du buste en cire de la jeune femme à 16 heures. « Aussitôt qu'il a été exposé le public a afflué et il a fallu faire former la queue sur le trottoir », explique l'officier de paix. La Morgue est fermée à 16 heures 35. Le mardi 21, la foule est estimée à 10 000 personnes. Le 22, la foule est à peu près aussi importante ; la queue s'est formée un peu plus tôt, vers 14 heures. *Le Petit Journal*, quant à lui, donne dans son édition du 23 sa dernière estimation chiffrée de l'affluence : 20 000 personnes. Dans les jours qui suivent, l'affluence relevée par l'officier de paix est inégale. Le 25, l'affluence a nettement diminué (3 000 à 4 000 visiteurs), même si une queue s'est formée à partir de 14 heures. Le 28, l'affluence a en revanche doublé de volume (7 000 à 8 000 visiteurs). Le 1^{er} décembre, elle est divisée par deux et il n'y a pas de queue.

Est-ce la fin ? Le 3 décembre, ce sont à nouveau 10 000 personnes qui se rendent à la Morgue. L'affluence s'est apparemment produite surtout dans l'après-midi, puisqu'une file s'est formée à partir de 15 heures jusque vers le milieu du pont Saint-Louis. À la fermeture des portes, un millier de personnes n'ont pas pu entrer. Le dernier rapport évoquant l'affluence en date du 10 décembre évalue celle-ci à 7-8 000 personnes. Une file a dû être formée à partir de 15 heures, jusqu'à la fermeture à 16 heures 15. Quant au *Petit Journal*, il n'évoque plus l'affluence à la Morgue que dans de son édition du 27 et dans celle du 18 décembre, pour souligner le désappointement des visiteurs de ne plus trouver le buste en cire. Au total, entre le 9 novembre et le 15 décembre, si l'on reprend les seules estimations chiffrées des rapports de police (celles de la presse sont plus élevées), plus de 130 000 personnes se sont rendues à la Morgue. Si la foule de l'affaire Dautun apparaît dans les creux de l'histoire, elle devient dans l'affaire de « la femme coupée en morceaux » un personnage médiatique. C'est donc à elle qu'il faut revenir pour tenter de la décrire en action.

Iconographie de la foule : des flux aux comportements

La curiosité se manifeste d'abord par une dynamique. Depuis les années 1830, c'est celle d'un flux constant dans la salle du public qui est

35. *Gazette des tribunaux*, 20-21 novembre 1876, p. 1129.

décrite, d'un « flot [qui] se renouvelle sans cesse³⁶ ». La fièvre urbaine, le souci du temps qui passe, le défilement des voitures contribuent peut-être à cette impression de mouvement, voire d'accélération, à laquelle s'ajoute l'essor du tourisme décrit plus haut³⁷. Une chose est avérée néanmoins : le spectacle de la Morgue provoque des phénomènes d'attroupement et d'attente qui atténuent la fluidité de la visite. « On voit souvent une grande cohue devant [la Morgue]³⁸ », écrit par exemple une visiteuse allemande, à propos de la Morgue du Marché-Neuf. Cela semble moins vrai par la suite, sauf dans le cas des affluences exceptionnelles présentées précédemment.

Les plus nombreux sont sans doute les visiteurs du voisinage immédiat, comme à l'époque du Marché-Neuf. Cette curiosité d'habitude coexiste avec la curiosité d'opportunité. On visite la Morgue en passant. Il y a enfin une curiosité liée aux événements qui se déroulent à la Morgue, autrement dit une curiosité réactive. De multiples exemples l'attestent de longue date. « Étant sur le pont, un grand rassemblement a fixé notre attention. C'était à la porte de la Morgue. On venait d'y apporter un noyé³⁹ », se souvient un auteur suisse ayant séjourné à Paris en 1810. Les paroles échangées dans le voisinage favorisent sans doute cette réactivité. Elles font partie du phénomène de la rumeur, dont les modalités de la propagation demeurent assez mystérieuses⁴⁰. On pourrait penser que cette réactivité disparaît à partir de 1864 avec l'haussmannisation. Pourtant, rien ne permet de prouver son absence. C'est à l'occasion des grands événements, telles les affaires criminelles, que celle-ci est la plus visible. « Je viens de la Morgue. Elle y est exposée depuis une heure... et il y a une foule!⁴¹ », déclare par exemple un personnage de roman policier de la fin du siècle à propos du cadavre d'une jeune femme découvert la veille au soir dans un omnibus.

Reste à savoir si la visite de la Morgue prend de l'ampleur au cours du siècle. Notre hypothèse est que celle-ci a augmenté, ne serait-ce que parce que la population de Paris et de sa banlieue a augmenté. Elle est sans

36. A. TARDIEU, « La Morgue. Les morts violentes, crimes et suicides », *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Paris, vol. 2, 1867, p. 1997.

37. C. STUDENY, *L'Invention de la vitesse. France, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, 1995.

38. I. KOHL, *Paris und die Franzosen. Skizzen*, Dresde, vol. 1, 1845, p. 288.

39. P.-A. COCHOY, « Journal d'un prêtre neufchâtelois en mai 1810 », *Revue catholique de Normandie*, 24 (1915), p. 120.

40. F. PLOUX, *De bouche à oreille. Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, 2003, p. 121-122.

41. F. DU BOISGOBEY, *Le Crime de l'omnibus*, Paris, 2005, p. 35 (1^{re} éd. 1881).

doute amplifiée par les flux touristiques, suivant en cela la croissance de la fréquentation touristique de la capitale. L'augmentation est aussi liée aux transformations de la ville du XIX^e siècle, à l'haussmannisation et à l'apparition d'une véritable culture de masse⁴². Trois facteurs doivent alors être combinés : l'accessibilité de la Morgue, sa notoriété et le rôle des relais médiatiques. On peut d'abord supposer qu'il y a une corrélation entre la fréquentation d'un lieu et son accessibilité, autrement dit ses capacités d'accueil et son environnement immédiat. Or, sur ces deux plans, l'accessibilité de la Morgue connaît des progrès décisifs au cours du siècle : la salle du public s'agrandit (de 51 m² en 1804 à plus de 81 en 1864), tout comme la vitrine et les espaces de circulation à l'extérieur.

Un visiteur autrichien souligne aussi en 1894 le lien entre la proximité d'une « ligne de transport très fréquentée » et l'accessibilité de la Morgue⁴³. Paris est de fait quadrillée par un réseau de plus en plus dense. Il faut noter aussi l'apparition en 1900 de la première ligne de métro, dont la station la plus proche de la Morgue est Hôtel de ville. Cependant, il faut nuancer ce rétrécissement de l'espace : les populations de la périphérie quittent-elles plus souvent leur quartier de résidence ? Ces remarques invitent à s'interroger sur l'importance réelle du facteur de l'accessibilité par rapport au lien entre la densité du voisinage et le nombre de visiteurs. Ainsi, l'imbrication de la Morgue du quai du Marché-Neuf dans un quartier très peuplé a dû favoriser de multiples allers-retours des habitants du voisinage. Il faudrait en fait estimer et comparer les débits humains, chose difficile ou peut-être impossible à faire.

Quant à l'étude de la notoriété de l'établissement sur la longue durée, elle montre une nette évolution. Si elle semble assez faible au début du XIX^e siècle, le changement est spectaculaire à l'autre bout du siècle : « Tout le monde connaît la Morgue au moins pour en avoir entendu parler », affirme une source qui nous paraît fiable⁴⁴. La notoriété implique une fréquentation importante. Pour beaucoup de sources, la visite semble incontournable, y compris pour les étrangers. Signe de cette attractivité, la présence de marchands ambulants aux abords de la Morgue, dont le nombre augmente les jours de grande fréquentation. À la fin du siècle, un journal va jusqu'à

42. D. KALIFA, *La Culture de masse en France. I : 1860-1930*, Paris, 2010 (1^{re} éd. 2001).

43. C. SEEFELD, *Reisestunden Skizzen*, Graz, 1894, p. 99.

44. A. GUILLOT, *Paris qui souffre...*, *op. cit.*, p. 179.

affirmer que la Morgue « fait [...] partie des curiosités cataloguées, des “choses à voir” au même titre que la Tour Eiffel, Yvette Guilbert et les catacombes⁴⁵ ».

La notoriété de la Morgue est également liée à une production culturelle de masse, y compris celle des cartes postales, qui cumule ses effets à la Belle Époque. À partir des années 1870, le rôle de la presse dans les grandes affluences devient un véritable cliché, alors que la lecture du journal est une pratique culturelle partagée par la plupart des Parisiens. L'intérêt du public est maintenu par la succession des faits divers. Cette médiatisation est prolongée par des modes de représentations, plus anciens comme les canards, ou modernes, comme le musée Grévin. Le monde médiatique renvoie à celui de la publicité. On peut penser que l'essor de l'offre de faits divers a familiarisé la Morgue aux yeux des lecteurs et qu'elle a pu inciter ceux-ci à la visiter. Si l'on combine accessibilité, notoriété et médiatisation, on peut estimer qu'il y a un lien probable entre l'essor d'une visite de plus en plus diversifiée dans ses publics et l'essor d'une culture de masse, signe d'une intégration sociale et d'une homogénéisation culturelle, ce qui n'empêche pas la diversité des comportements.

Celle-ci s'observe dans les gestes et dans les paroles. Le comportement de la foule peut changer selon les morts exposés. Des sources indiquent comment les visiteurs tentent de mieux voir le spectacle des corps. D'autres signalent des hommes qui se découvrent et des femmes qui se signent. D'autres encore montrent que l'on fume à la Morgue, voire que l'on y mange (cette dernière remarque est faite à la fin du siècle). La diversité des attitudes s'observe aussi dans l'usage de la parole. Un visiteur brésilien constate que les touristes anglais produisent une « rumeur en sourdine » et que cette façon de parler est propre à leurs mœurs⁴⁶. De nombreuses sources soulignent le bavardage de la foule, notamment celui des femmes, un cliché. Les cadavres exposés sont au cœur des conversations. Chaque arrivée de corps suscite les commentaires. Les plaisanteries et les rires, toujours attribués au peuple, font aussi partie des comportements. Les manifestations des émotions sont aussi décrites. La liberté d'expression est donc grande à la Morgue. On peut néanmoins se demander si certains comportements sont susceptibles de provoquer un trouble à l'ordre public.

Notre source principale est constituée par les registres de la main courante de 1895 (année du premier registre conservé) à 1907 (année de la fin de

45. *Le Voltaire*, 2 septembre 1892, p. 2.

46. T. LOPES, *Corpo e alma de Paris*, Rio de Janeiro/Paris, 1909, p. 231-232.

l'exposition). Vingt-quatre incidents ont été relevés ; trente-cinq personnes sont impliquées. Les vols ou tentatives de vols occupent la première place, ce qui confirme l'affirmation selon laquelle « les bonnes mœurs courent moins de danger que les porte-monnaie⁴⁷ ». Celui dont prétend avoir été victime un jeune soldat dans l'après-midi du 8 mars 1903, est étonnant, même pour l'agent qui écrit : « On lui a soustrait son sabre baïonnette, qu'on a tiré de son fourreau, il y avait beaucoup de monde et il ne s'est aperçu de rien⁴⁸. » La prostitution est la deuxième cause de troubles. Les autres infractions relevées par la main courante sont moins nombreuses : mendicité, outrage à la pudeur. Les troubles à l'ordre public ont donc été rares, même si un poste de gardien préposé à la surveillance du public est créé en 1871⁴⁹. Comment expliquer ce calme relatif ?

La Morgue est un établissement dédié à la surveillance, où la visibilité est élevée au rang de principe directeur, celle des corps mais aussi celle du public, surveillé lui aussi. En outre, elle est située dans un des quartiers les plus densément quadrillés par les forces de l'ordre et elle est aussi cernée par des lieux de pouvoir. Cette surveillance diffuse a sans doute entraîné une certaine retenue dans les gestes et a permis d'éviter les débordements, y compris lors des grandes affluences, assez peu encadrées finalement. La Morgue serait alors l'un des lieux emblématiques de l'« essaimage des mécanismes disciplinaires⁵⁰ ». Ainsi, la visite de la Morgue n'est compréhensible que comme un phénomène d'interactions, complexe et évolutif, entre les divers visiteurs, les morts, les autorités et les sources, notamment médiatiques, dont nous dépendons et qui nous renvoient à l'imaginaire de leurs auteurs. C'est une réalité tissée d'impressions.

Les lignes qui précèdent ne sont qu'une première approche qui donne une idée de la richesse du sujet. La comparaison avec l'ensemble des théâtres de la mort, à Paris et ailleurs, est nécessaire. On pense aux morgues des autres villes, aux autres théâtres du crime (la scène de crime, les assises, la guillotine)

47. E. CHERBULIEZ, « La Morgue de Paris », *Revue des Deux Mondes*, 103 (1891), p. 367.

48. APP, CB 1646, n° 301, 8 mars 1903.

49. Cette création peut aussi bien être un indice de l'augmentation des flux que de l'évolution des seuils de tolérance des autorités.

50. M. FOUCAULT, *Surveiller et punir...*, *op. cit.*, p. 213-214 ; Q. DELUERMOZ, « Les Policiers en tenue dans l'espace parisien (1854-1913) : la construction d'un ordre public », thèse de doctorat d'histoire, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2006, p. 246-249.

ou des catastrophes, mais aussi aux rituels funéraires qui se déploient dans l'espace public, de la rue au cimetière. Mais on peut élargir la comparaison avec d'autres spectacles urbains, comme le théâtre, avec lequel des rapprochements de plus en plus fréquents sont faits par les sources de la Morgue.

Si la visite de la Morgue fait partie d'une culture urbaine, elle a une temporalité spécifique. L'Ancien Régime en constitue les prémices, le XIX^e siècle l'âge d'or et 1907 la fin brutale. C'est en effet cette année-là, le 15 mars, qu'un arrêté du préfet de Police met fin au principe de publicité, interdisant l'entrée de l'établissement aux « personnes qui s'y présenteraient dans un intérêt de curiosité ». À cette date, rien n'indique que la fréquentation ait connu un fléchissement. Les commerçants du quartier se plaignent même des conséquences économiques de la fermeture de l'exposition et demandent son rétablissement⁵¹.

Pendant, nous sommes restés à la surface des pratiques, à une vision extérieure des comportements. Il faut aller plus loin. Le phénomène de la visite, tout comme sa fin, pose la question des sensibilités face à la mort. Il s'agit dès lors d'inverser la perspective, c'est-à-dire de quitter le monde des pratiques pour entrer dans celui de leur interprétation, de revenir au décryptage de cette « curiosité », jugée nécessaire puis indésirable, de faire apparaître le « kaléidoscope des émotions »⁵², l'imaginaire de la mort et d'en saisir la diversité, les permanences et les évolutions, pour tenter de comprendre les visiteurs des morts.

51. Conseil municipal de Paris, *Procès-verbaux, 1907, Premier semestre*, Paris, Imprimerie municipale, 1907, p. 1504-1506 ; Conseil général de la Seine, *Procès-verbaux. Première session de 1907*, Paris, 1907, p. 218-221.

52. B. BERTHERAT, « Le kaléidoscope des émotions. L'exposition publique des cadavres à la morgue à Paris au XIX^e siècle », dans *Émotions contemporaines, XIX^e-XXI^e siècles*, A.-C. AMBROISE-RENDU, A.-E. DEMARTINI, H. ECK et N. EDELMAN dir., Paris, 2014, p. 139-153.